

Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur

The day Beaumont became acquainted with his pain

Micheline Ruel-Kellermann*

Mots clés

- ❖ Douleur dentaire
- ❖ J. M. G. Le Clézio
- ❖ Solitude
- ❖ Angoisse d'abandon

Résumé

J. M. G. Le Clézio, dans son livre (Mercure de France, Gallimard, 1964) relate la nuit durant laquelle Beaumont se réveille assailli par une douleur dentaire. Il décrit avec force métaphores toutes les sensations buccales et corporelles. Son désarroi et ses hallucinations l'entraînent à une sorte de dépersonnalisation. C'est non seulement le vécu d'une douleur intolérable qui est peint dans cette nouvelle, mais c'est surtout celui d'une solitude, d'un sentiment d'abandon, réactualisant toutes les peurs et angoisses infantiles.

Keywords

- ❖ Dental pain
- ❖ J. M. G. Le Clézio
- ❖ Solitude
- ❖ Feeling of abandonment

Abstract

J. M. G. Le Clézio, in his book, (Mercure de France, Gallimard, 1964), narrates the night during which Beaumont awakens, assaulted by dental pain. He describes with force metaphors all the buccal and corporeal sensations. His disarray and his hallucinations lead him to a sort of depersonalization. It is not only the experience of an intolerable pain that is painted in that short story, but it is above all that of a solitude, a feeling of abandonment, updating all the fears and anguishes infantiles.

« La bouche s'ouvre d'abord sur ce corps intérieur, lieu des plus anciennes alchimies de l'âme et bien avant que le corps puisse se rassembler en une image de miroir et instaurer le règne de sa propriété - elle est la béance première d'où se dégorgent les fantômes les plus archaïques » (Fédida, p. 261)



Figure 1. 1ère de couverture de *Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur*, Paris, Mercure de France, 1964.

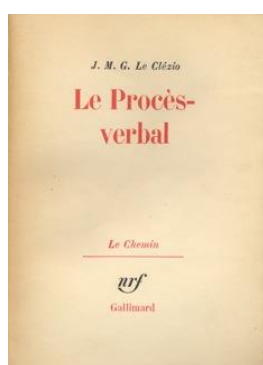


Figure 2. 1ère de couverture de *Le Procès-verbal*, Paris, Le Chemin, Gallimard, 1963.

La nouvelle intitulée, *Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur* est publiée au Mercure de France en 1964, (fig. 1), l'année suivant *Le Procès-verbal* (prix Renaudot pour ce premier roman de J. M. G. Le Clézio (1940) prix Nobel de littérature, 2008) (fig. 2). Celle-ci sera incluse l'année d'après dans le recueil de nouvelles intitulé *La fièvre*. Dans un court préambule à cet ouvrage, Le Clézio écrit entre autres : « Ces neuf histoires de petite folie sont des fictions ; et pourtant elles n'ont pas été inventées. Leur matière est puisée dans une expérience familière. Tous les jours nous perdons la tête à cause d'un peu de température, d'une rage de dents, d'un vertige passager. Nous nous mettons en colère. Nous jouissons. Nous sommes ivres. Cela ne dure pas longtemps, mais cela suffit. Nos peaux, nos yeux, nos oreilles, nos nez, nos langues emmagasinent tous les jours des millions de sensations dont pas une n'est oubliée. Voilà le danger. Nous sommes de vrais volcans ».

Interviewé par Pierre Dumayet à propos du *Procès-verbal*, (fig. 3) l'auteur dit avoir mis une part de lui-même, avec son aspiration à se confondre avec la matière. En revanche, si lui parvient à se distinguer d'Adam Pollo à qui « un trop grand sensualisme fait perdre le sens de la réalité », « c'est grâce à la culture qui apprend à être raisonnable » (note 1). La solitude et la douleur sont les thèmes de prédilection de J. M.

* 109, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris. ruelkellermann@free.fr

G. LC. Il décrit avec minutie toutes les sensations corporelles douloureuses qui peuvent être expérimentées et montre un intérêt particulier pour la bouche et les dents. Par exemple, il dit de la présumée amie d'Adam Pollo : « Michèle aimait boire la bière sans se presser, à larges rasades longuement filtrées entre sa glotte et sa langue. Comptant presque les milliers de bulles gazeuses qui fuyaient dans sa bouche, fouillaient les moindres recoins et caries de ses dents, prenaient possession de tout son palais et remontaient jusqu'aux fosses nasales » (*Le Procès-Verbal*, p. 51).



Figure 3. Portrait de J. M. G. Le Clézio, <http://www.espacefrancais.com/j-m-g-le-clezio/>

Il évoque aussi fréquemment le dentiste. Lors d'une bagarre, Adam Pollo se retrouve avec « une dent de devant cassée », il s'en désole : « À cause de ce salaud, il va falloir que j'aille chez le dentiste, à cause de ce salaud, il va falloir que je dépense 2000 francs chez le dentiste. [...] J'ai fumé une cigarette pour me reposer. Ma dent commençait à m'élancer ; elle était à moitié cassée et j'avais l'impression que le nerf avait poussé hors de l'émail comme une herbe. [...] Je pensai tout le temps : « J'ai vomi deux fois et demain il faut que j'aille chez le dentiste, le dentiste-dentiste ». Je pensais tout le temps au fauteuil de cuir, et aux manettes d'acier qui tournoient dans l'odeur fade de l'amalgame, dans le carré d'air évaporé, très sanitaire » (*Le Procès-Verbal*, p. 175-176).

Auparavant, errant et désœuvré, Adam avait ramassé dans une poubelle une revue des dentistes de la Côte (*Le Procès-Verbal*, p. 164). Nombre d'auteurs ont narré une odyssée dentaire personnelle, mais peu ont réussi à traduire le bouleversement à la fois physique et émotionnel qui accompagne cette douleur si particulière dont Guy de Chauliac disait « On juge qu'entre les passions de tout le corps, de laquelle on plaint moins l'homme, la douleur des dents est la plus grièvue » (p. 505) (fig. 4) et, Jehan de Vigo rappelait : « Comme dit Galien, la douleur des dentz est une douleur la plus grande qui soit entre les douleurs non mortelles » (Fo. cxlii). Citons cependant le récit anthologique de Michel de Montaigne (1533-1592) pouvant être mis le plus pertinemment en correspondance avec celui de Beaumont. C'est lors de

son voyage en Italie (août 1580-octobre 1581) que Montaigne souffre de maux dentaires pendant plus d'un mois. Le paroxysme nocturne de la douleur l'atteint au début de septembre et lui fera dire « c'était la plus cruelle nuit que je me souviens d'avoir passé de ma vie ; c'était une vraie rage et une *fureur*. » La *fureur* et l'agitation qui l'animent, donnent bien la mesure de la violence de la douleur physique et son désarroi émotionnel. Mais à la différence de Beaumont, il rompt sa solitude en envoyant chercher en pleine nuit un apothicaire qui lui procurera un peu de soulagement (note 2). Beaumont, plus solitaire et vulnérable, finira par « aimer sa douleur » en attendant de se rendre chez le dentiste.



Figure 4. « La rage de dent », Cul de lampe de l'église Notre Dame de Saint-Père-sous-Vézelay, XIII-XIVe s.

La douleur dentaire serait donc déclarée être la plus intolérable, et en même temps la moins prise en considération et (parce que ?) non mortelle. Seul et abandonné de tous, il reste à celui qui souffre de se replier sur lui-même. C'est ce que le père de la bande dessinée, Wilhelm Busch (1832-1908), dessine et commente dans l'histoire de Balduin Bähllamm (poète en mal d'inspiration), (fig. 5) véritable petit chef-d'œuvre de clinique odonto-psychosomatique. Sous ce dessin éloquent, (fig. 6) on peut lire : « Le mal de dent, en soi, est sans doute des plus mal venus ; pourtant il ouvre la possibilité à la force vitale, trop souvent dilapidée à l'extérieur, de se fixer sur un seul point, tout intérieur et de l'y concentrer énergiquement [...]. L'âme se resserre toute entière au trou étroit de la molaire » (p. 176). Cette assertion sur le repli narcissique qui désigne celui qui souffre des dents est reprise par Freud (1856-1939) en 1914 dans son essai *Pour introduire le Narcissisme*, à propos de « l'influence de la maladie organique sur la distribution de la libido » (note 3).



Figure 5. 1ère page de Balduin Bählamm, *Das goldene Wilhelm Busch Album*, Hannover, Fackelträger, 1984, T. II, p. 158.



Figure 6. Dessin de Balduin Bählamm, *Das goldene Wilhelm Busch Album*, Hannover, Fackelträger, 1984, T. II, p. 176.

Alors pourquoi tant de désarroi pouvant virer à une « petite folie » pour une douleur aux conséquences, il est vrai, rarement gravissimes ? Dans les théories psychanalytiques, les tout premiers mois de la vie correspondent au stade oral. Première phase d'organisation libidinale de l'homme, ce stade est donc celui de la primauté de la cavité buccale comme zone érogène, source corporelle pulsionnelle. En élaborant sa théorie de la sexualité, Freud déclare « l'activité sexuelle s'est tout d'abord étayée sur une fonction servant à conserver la vie. [...] La satisfaction sexuelle se séparera du besoin de nutrition, elle sera devenue inévitable dès la période de dentition, lorsque la nourriture ne sera plus tétée mais mâchée » (p. 74-75). C'est pour bien marquer l'importance de ces deux activités que Karl Abraham (1877-1925), à la suite de Freud a subdivisé le stade oral en deux périodes : celle du premier semestre, phase de succion, essentiellement passive et auto-érotique. Au second semestre, à l'apparition des dents, c'est la phase de mordication essentiellement active et surnommée sadique-orale.

Pour Mélanie Klein (1882-1960), il n'y a même plus cette division entre une phase idyllique et une phase cannibalique. Le monde interne des fantasmes se crée à partir des expériences de satisfaction ou de frustration. Précocement les fantasmes de morcellement, d'anéantissement hantent le bébé. L'ambivalence à l'égard de l'objet (note 4), la férocité des angoisses orales destructrices, rendent nécessaires le clivage de l'objet en bon et mauvais. Est mauvais, le sein, source de frustrations. Ces frustrations renforcent les pulsions orales agressives et les angoisses de persécution dues à la crainte de la rétorsion. Est bon, le sein, source de gratifications, autant par l'objet qu'il représente que par la nourriture qu'il donne et comment il la donne. Lors du sevrage, « le bon sein » est senti comme perdu et les fantasmes d'anéantissement deviennent angoisse d'abandon; les pulsions agressives se ravivent et les angoisses dépressives se lient à la nostalgie du bon objet perdu et détruit. (note 5)

En d'autres termes, le vécu émotionnel qui accompagne la douleur dentaire s'étaye sur les traces mnésiques, indélébiles (note 6), laissées lors des premières percées dentaires. Véritable raz-de-marée au milieu d'un équilibre biologique et libidinal, l'éruption de la première dent, à l'intérieur d'une cavité, jusque-là tapissée d'une muqueuse familière et riche d'expériences hédoniques est, sans aucun doute, un événement traumatique, tant par son caractère fracassant que douloureux. (note 7)

La maturation cérébrale du bébé et les interprétations maternelles donnent à cette douleur la primauté de sa localisation, et par là même son inscription, comme telle, dans le schéma corporel de l'enfant.

De plus, cet événement sonne pour l'enfant la fin d'une dépendance souveraine à sa mère, et une « coupure » du lien de la mère avec son enfant qui redoutera à jamais sa perte. Le sevrage au sens large du terme est la première étape d'un lent processus de séparation, frustrant et structurant à la fois, tournant décisif du développement mental, affectif et émotionnel. L'angoisse devant l'étranger au huitième mois, deuxième moment organisateur selon Spitz (note 8) est la toute première manifestation de l'angoisse, elle a valeur d'une première symbolisation : absence/présence de la mère. C'est aussi le premier mécanisme de projection phobique : déplacement de la pulsion agressive sur l'étranger car la mère tantôt identifiée « bonne », tantôt « mauvaise », suscite l'ambivalence des sentiments, l'amour et la haine. Or les dents « de lait » surviennent juste au moment où elles vont pouvoir servir les pulsions agressives. Elles deviennent un instrument de morsure très vite interdit. Il n'est pas étonnant qu'aux dents se rattachent des sentiments de frustration, d'agressivité, de perte, de culpabilité et que toute altération dentaire, à fortiori une vive douleur plonge celui qui en souffre dans un réel désarroi et par là même, décuple le ressenti douloureux. (note 9) Ce sont toutes ces réminiscences inconscientes qui vont nourrir la « folie » de Beaumont aux prises avec une douleur que personne, même pas le dentiste « ne saura ce que c'était cette nuit dans ma

chambre ». Nous allons voir comment les métaphores décrivent avec une acuité exceptionnelle les manifestations sensorielles et cénesthésiques qui vont l’emmener « jusqu’à une sorte de dépersonnalisation [...] en passant par l’emprise de la persécution » (note 10). À noter que le narrateur parle de Beaumont à la troisième personne, mais avec une proximité et une précision horaire qu’il n’est pas douteux qu’il s’agisse de la même personne. Notons également que Le Clézio n’a pas octroyé à Beaumont un nom de famille, ce manque identitaire ne pouvant que mettre l’accent sur son isolement.

Le récit se divise en cinq parties :

- L’apparition de la douleur et les tentatives de la calmer
- La montée brutale de la douleur et le déclenchement de l’angoisse
- Le déferlement des cénesthésies douloureuses sources d’une « inquiétante étrangeté »
- Le refus de Paule de venir partager sa douleur, le paroxysme du désarroi
- L’écoute empathique d’une jeune inconnue, le retour progressif à la réalité

L’apparition de la douleur et les tentatives de la calmer

Vers trois heures vingt-cinq du matin, Beaumont, se sent prisonnier d’un enchevêtrement de draps, et en émerge péniblement ; le « brouillard » se dissipe et soudain pointe la douleur : un mal précis éclot dans la mâchoire au fond de la bouche : « La première fois que Beaumont dut faire connaissance avec sa douleur, ce fut au lit, vers quelque chose comme trois heures vingt-cinq du matin. Il se retourna sur le matelas, péniblement, et sentit la résistance des couvertures et des draps qui participaient à son mouvement de rotation, mais d’une façon incongrue en s’y opposant. Comme si une main invisible avait tordu les tissus autour de son torse et de ses hanches immobiles (p. 6-7) [...] Ce qui n’avait été jusque-là que brouillard, balancement, malaise comme une mer houleuse [...], tout cela s’éclaircit et un genre de soleil pointu, un mal précis, se mit à éclore. [...] C’était dans la mâchoire, au fond de la bouche, probablement sous la dent de sagesse ou sous la molaire dévitalisée, à gauche (p. 23) Sa première réaction est de se réassurer en prenant de l’aspirine : » Rien de bien grave pour l’instant. Juste une petite douleur, sèche et définie, peut-être un bouton sur la gencive, ou bien une névralgie éphémère, que le simple contact (p. 23) d’un cachet d’aspirine sur la langue suffirait à dissiper. [...] ». Il percuta chaque dent avec un crayon à bille. Son diagnostic n’est pas alarmant : « Sous le choc, toutes les dents se révélaient également sensibles, mais sans plus. [...] Utilisant le même crayon à bille, Beaumont se mit à frotter les gencives autour de la molaire et de la dent de sagesse. En vain également. Certes, la sensibilité était plus grande autour de ces deux dents, mais on n’aurait pu qualifier cette sensibilité de douleur. [...] Beaumont reposa le miroir, à demi rassuré. Pendant un

instant, même, il lui sembla aller mieux. Il se recoucha dans son lit et éteignit la lumière ».

La montée brutale de la douleur et le déclenchement de l’angoisse

Après une brève accalmie, la douleur se réveille brutalement : « Mais dans sa tête (p. 25) couchée sur l’oreiller, le mal se réveilla soudain, avec une telle intensité qu’il se mit à grogner. Beaumont n’hésita pas ; il ralluma, sauta hors du lit et fouilla dans le tiroir de sa table. Il en sortit un tube d’aspirine et deux somnifères. Puis il retourna dans la cuisine, avala les cachets, plus un grand verre d’eau glacée, urina encore et revint. Il attendit un moment debout que les médicaments aient pu descendre le long de l’œsophage, et il se recoucha. [...] Mais la douleur, car c’était (p. 26) bien une douleur, à présent avait encore augmenté ».

La peur étreint Beaumont : « Beaumont sentit s’ouvrir devant lui les portes d’un monde inconnu et tragique [...] (p. 27) L’aspirine n’avait pas fait d’effet, ou à peine. En une demi-heure, la douleur avait quintuplé. Ce n’était plus un point précis de la mâchoire, à présent autour de la dent de sagesse et de la molaire dévitalisée, mais une zone tout entière qui s’étendait de l’oreille gauche à la pointe du menton. »

Le déferlement des cénesthésies douloureuses sources d’une « inquiétante étrangeté »

Des cénesthésies douloureuses dénaturent ses perceptions internes. Une « inquiétante étrangeté » s’empare de sa mâchoire. (note 11) : « Il semblait que cette moitié de mâchoire avait grandi, dans le noir, repoussant tout ce qui l’entourait. Une construction (p. 30) baroque, faite de ciment et de barres de fonte, prolongeait maintenant la joue de Beaumont » (p. 31). Les cénesthésies douloureuses altèrent aussi étrangement sa perception de l’espace (note 12) : « Chaque objet, chaque meuble, chaque surface de plastique avait un aspect neuf ; les angles étaient plus sûrs, les ombres et les blancs plus contrastés. [...] Le plafond avait des grâces ridicules de pachyderme posant avec légèreté sa masse verdâtre sur les quatre murs, tout à fait comme un DC-8 en train de décoller » (p. 32).

Un glissement vers une sorte de dépersonnalisation (note 13) et un repli total de tout le corps dans un « immense habitacle » ne le protège ni de la rage ni du désespoir : « Maintenant c’était son corps qui vivait dans cette maison, il avait fait de sa mâchoire endolorie une coquille, un habitacle (p. 33) immense et harmonieux. Il allait y vivre, le temps qu’il faudrait, un jour, deux jours, une semaine peut-être, en attendant le dentiste. Pourtant à cause d’un excès de perfection, un étage de trop, une élégance coûteuse dans la structure des fondations, l’immeuble s’écroula. Il oscilla doucement d’abord, de gauche à droite, puis tout à coup, dans un cri de rage et de douleur, il

s'effondra sur le lit, écrasant les couvertures, coupant le monticule de l'oreiller comme un coup de fouet. Beaumont bondit sur ses pieds, des larmes dans les yeux » (p. 34).

Deuxième tentative pour lutter contre l'intolérable : pyramidon et eau-de-vie de prune, (cette eau-(lait)-de-vie, substitut du « bon sein ») : « Fébrilement, il ouvrit le tiroir de la table, trouva un tube de pyramidon, prit un cachet, le posa sur sa langue, déboucha la bouteille d'alcool, probablement de l'eau-de-vie de prune ou, (p. 34) quelque chose comme ça, et avala une rasade à même le goulot. Alors il s'assit sur le bord du lit et attendit ». Et comme pour mieux accompagner ce « bon sein » il écoute « prostré » un disque d'Henrico Albicastro, musique baroque particulièrement nostalgique : « Derrière la maison, un clocher d'église sonna quatre heures [...]. Beaumont se leva [...], il mit un disque sur le pick-up, Enrico Albicastro, [...] ou quelque chose dans ce goût-là. [...] Beaumont écouta le disque jusqu'au bout, sans broncher, prostré dans sa confusion, la joue gauche appuyée sur la (p. 35) paume de sa main ». Mais la musique ne parvient pas à l'apaiser : « Une peur sinieuse s'était logée dans son cerveau ; une peur qu'il croyait avoir oubliée depuis des dizaines d'années ; une angoisse secrète qui le saisissait devant chaque rideau, chaque tenture de laine, chaque repli d'ombre et de crasse » (p. 36) (note 14).

Le refus de Paule de venir partager sa douleur, le paroxysme du désarroi

C'est alors qu'il va tenter de partager sa douleur et sa détresse avec son amie Paule : « Paule, Paule, si tu savais ce que je souffre. Je n'en peux plus, je te jure. Je ne peux plus tenir. C'est pour ça que je t'ai téléphoné (p. 40) [...] C'est absolument atroce, je ne peux plus le supporter [...] Excuse-moi de t'avoir réveillée, Paule, mais je ne pouvais plus dormir (p. 41) ça me faisait tellement mal, il fallait que je te parle, tu comprends ? » (p. 42). Paule tente un diagnostic, puis l'interroge sur les prises de cachets, suppos, etc., lui redit que « tout ira mieux demain en allant voir un dentiste ». De plus, habitant chez ses parents, elle craint déjà qu'ils aient été réveillés et il est hors de question pour elle de sortir dans la nuit. En dépit de ses refus, Beaumont désespéré réitère ses appels au secours : « Mais je ne peux plus attendre, Paule, je te jure. Je suis à bout de nerfs (p. 44) [...] J'ai mal dans toute la tête, on dirait qu'elle va éclater. C'est atroce. Et puis il y a autre chose, Paule, il y a... Tu m'entends ? [...] C'est complètement idiot. Mais j'ai...j'ai peur [...], c'est plus fort que moi, j'ai peur. Je ne peux plus rester seul [...] je ne comprends pas ce que c'est, la fatigue, ou quoi. C'est comme si j'allais mourir, tout à coup. Comme s'il allait se passer un événement terrible, une catastrophe. Et puis je suis sans défense. J'ai peur, Paule. J'ai peur (p. 45) [...] Je ne sais pas ce que c'est, c'est la première fois que ça m'arrive, mais j'ai peur. Je ne sais pas de quoi, ou plutôt, si, je m'en doute, mais je n'arrive pas à comprendre ».

L'ivresse aidant, des hallucinations lui font craindre d'être tué par des étrangers : « C'est là partout, autour

de moi, j'ai l'impression qu'il y a des gens. Ils vont me tuer. Ils sont entrés et ils rôdent partout. Ils se cachent derrière les rideaux, sous les lits, [...]. Tu comprends, Paule, je ne peux plus me recoucher. Si je me mets dans mon lit, ils vont venir, avec des couteaux, et ils me poignarderont dans le dos, Paule, (p. 46) je te jure, ils vont venir. Ils n'attendent que ça. [...] Je t'en prie, viens maintenant, oh Paule, pas demain » (p. 47) (note 15). Après lui avoir dit de « cesser de faire l'enfant », Paule raccroche. Abandonné d'une mère absente ou pire, indifférente à sa douleur, aussitôt Beaumont est la proie de cénesthésies diffuses dans tout le corps : « Le chant de la mâchoire était plus grave désormais, il vibrait avec de longues ondes paresseuses, qui descendaient le long de la colonne vertébrale, des bras, des jambes, qui terminaient leur course dans chaque extrémité, et plus particulièrement, tout en haut de la tête, à la pointe du cerveau, en une faible explosion sans couleur qui se répandait comme une flamme d'essence (p. 51).

Dans le noir, la souffrance grandit encore, si c'était possible. Elle cessa d'être multiforme, architecturée. Elle devint un symbole bien droit et bien net, clair ou sombre, une espèce d'I triomphal sur quoi il était empalé tout entier. La position était assurée, à présent, et jusqu'à la fin, jusqu'au chirurgien-dentiste, stomatologue etc., (p. 55) il devait la garder tournant autour d'elle désespérément ; la violence verticale ». Distancié de sa mâchoire grâce à l'alcool, il se plaint par onomatopées : « Alors il prit la bouteille d'alcool et se mit à boire. Sa mâchoire ne le quittait pas, non, mais l'ivresse le faisait reculer. Vers quatre heures et demie, il était à environ deux mètres de sa mâchoire, un peu comme si un grand clou avait été planté dans l'os et dans les gencives, et qu'il avait dû tirer, de toutes ses forces, pour élonger la blessure (p. 56) et prendre du champ. [...] Vautré sur le lit, Beaumont finissait la dernière gorgée d'alcool. Il parlait tout seul, de temps à autre, non pas avec des phrases, mais avec des petits mots qu'il grognait en buvant dans le genre de « aïe », « aïe-aïe », « oh », « ah mal, mal », « hola-aïe », « aïe-ouh » (p. 57).

L'écoute empathique d'une jeune inconnue, le retour progressif à la réalité

Au matin, le besoin de téléphoner le reprend : « Vers sept heures dix, Beaumont se leva ; il n'avait plus de mâchoire, plus de gencive, de dent de sagesse, de molaire dévitalisée, rien. Sa barbe était assez longue, maintenant, plus épaisse sur la joue droite. En titubant, il avança dans le couloir » (p. 61). Il va faire plusieurs numéros sans rencontrer la moindre écoute compatissante, jusqu'à une voix juvénile qui accepte qu'il lui parle et grâce à cette écoute empathique il retrouve un peu de raison en se racontant : « Je m'appelle Beaumont, je ne vous connais pas, je vous ai téléphoné au hasard, absolument au hasard [...]. Je ne peux pas vous expliquer exactement, non, je ne peux pas. Parce que je ne le sais pas très bien moi-même. [...] Je suis seul et j'ai mal, et j'ai peur, vous comprenez, je suis complètement seul, (p. 70) [...] Je

me suis réveillé avec ce mal aux dents et ça s'est mis à enfler, à enfler. Je ne sais pas où j'en suis, je ... J'ai essayé d'appeler une fille que je connais, je voulais qu'elle vienne me voir, parce que je ne (p. 71) pouvais pas supporter d'être tout seul, comme ça avec mon mal de dents. Mais elle ... mais elle n'a pas voulu venir. [...]. J'ai bu toute une bouteille d'eau de vie de prune, mais ça n'a rien fait. J'ai passé la nuit comme ça, assis sur un lit sans rien faire. [...] C'était la seule fois, je vous jure, c'était vraiment la seule fois de ma vie où j'aurais eu besoin qu'elle soit là ».

Il présage sa visite chez le dentiste qui, dépourvu d'empathie, le castrera de surcroît verbalement avec un « si douillet, pire qu'une femme » (note 16) : « Maintenant c'est différent. Je n'ai plus besoin de personne, vous comprenez. Maintenant, quand je veux, je pourrai aller chez le (p. 72) dentiste, et il me soignera. Il me fera une radio, et il me dira : vous avez un abcès sous la dent de sagesse, ou sous la molaire dévitalisée, ou quelque chose comme ça. Un abcès. Rien qu'un abcès. Et vous êtes si douillet. Pire qu'une femme. Et il ne comprendra jamais ça. Il ne saura pas ce que c'était cette nuit dans ma chambre. Si je lui disais, il ne croirait pas. Ça le ferait rire. C'était ça, mon vieux, un abcès, rien qu'un abcès. On va vous extraire la dent. Il faut vous faire une piqûre, j'espère que vous supportez les piqûres, hein ? Vous voyez ? La vérité, la vérité, c'est horrible ».

Son annulation de tout besoin d'autrui, son indifférence sensorielle et le vide (psychique) préludent à un réel moment dépressif : « Au début, malgré tout, malgré tout ce vide, (p. 73) je pensais encore qu'on pourrait faire quelque chose. [...] Mais maintenant, ça y est, j'ai compris. [...] Je ne peux plus revenir en arrière. J'ai besoin de ma douleur, maintenant. Je ne suis plus rien que par elle. Et je l'aime. Il y a des choses qu'on ne doit pas connaître, et moi, maintenant je les connais. (p. 74) [...] Je vous ai dit tout à l'heure, c'est différent à présent, je n'ai plus besoin de personne. Maintenant je suis seul, vraiment seul, tout seul. J'ai encore mal, bien sûr, mais je ne sais plus. Peut-être un peu moins mal, peut-être toujours pareil. Mais c'est oublié, déjà, presque oublié. J'ai un genre de paix, vous savez, une espèce de petit calme triste et silencieux. Pour vraiment souffrir, il faut aimer quelqu'un. Et moi je ne connais plus personne au monde, tout m'est devenu régulier, indifférent. Je suis seul, et en même temps, je suis déjà partout. Oui, partout. (p. 75) [...] Parce que je suis vide, vide, vide. Et que tout peut venir en moi. Vous comprenez. Comme un magnétophone » (p. 76) (note 17). « Quand il fut installé dans sa dent, au centre d'une aire pulpeuse pleine de sommeil et de peine, Beaumont se sentit extrait de son malheur, il était lointain et fluctuant, prisonnier d'une petite cage d'ivoire, et avide d'être souffrant dans la souffrance. C'était l'harmonie perdue le jour de sa naissance (p. 82) et soudain retrouvée sans désir, sans souci, comme s'il avait été condamné par un tribunal d'hommes et de bêtes ; un genre d'hiver blanc et triste, mais où tout était infini et élégant, majestueux. [...] ; - Il était fier de son nouveau corps, celui de dans-la-dent » (p. 83).

Une réelle sortie sur le toit, pour bizarre encore soit-elle, signe cependant un retour à la réalité et une résignation qui diminue d'autant la douleur : « Beaumont quitta sa chaise, son lit, ses cendriers et sa chambre ; sur les toits de la maison qu'il avait pu gagner grâce à la fenêtre mansardée du palier du dernier étage, il marcha un instant. (p. 87). [...] Il devait être quelque chose comme huit heures, huit heures et demie. Le vent assez froid venait de face et plaquait contre lui l'imperméable et le pyjama rayé. Beaumont vit la rue sous lui, et la maison d'en face ; les volets étaient encore presque tous fermés. Sur le trottoir, à côté de la pharmacie, une petite fille leva la tête et regarda dans sa direction. Beaumont se plaqua contre la pente du toit pour se dissimuler. Puis la fatigue aidant, il s'assit sur ses talons, en se maintenant de la main droite à une rainure de tuile afin de ne pas tomber. Il resta ainsi, assez longtemps, au soleil, assis sur le toit parmi les excréments d'oiseaux » (p. 88).

Conclusion

Que J. M. G. Le Clézio ait mis dans cette fiction, une part de lui-même, c'est à n'en pas douter. Ce récit de « petite folie », car il s'agit bien chez Beaumont d'un véritable moment schizoïde, décrit bien l'exaltation et les aberrations d'un ressenti sensoriel fantastique nourri d'hallucinations. Il illustre également combien « qu'entre les passions de tout le corps, de laquelle on plaint moins l'homme, la douleur des dents est la plus grievue » et à fortiori la moins communicable. Concernant Paule, il est clair que la plainte déclenche chez elle impuissance, impatience et agressivité masquée. Car toute plainte réveille en écho chez celui qui la reçoit sa propre plainte primitive non entendue. Or c'est seule la miraculeuse écoute empathique d'une jeune inconnue, qui va faire sortir Beaumont de l'irrationnel. Enfin ce scénario de crise démontre combien la bouche est la scène où se jouent l'absence, la séparation, l'abandon et combien les angoisses d'anéantissement, l'agressivité, la dépression, s'y enracinent. Et l'on comprendra d'autant plus aisément que des angoisses proches de la paranoïa assaillent celui qui s'installe sur le « fauteuil de cuir, et aux manettes d'acier qui tournoient dans l'odeur fade de l'amalgame ».

Notes

1. Interview par Pierre Dumayet de J. M. G. Le Clézio à propos de son premier roman Procès-verbal, 16 oct. 1963, <http://www.ina.fr/video/I00018142>
2. « La nuit et le matin du lundi 4 (septembre), je fus cruellement tourmenté de la douleur des dents ; je soupçonnais dès lors qu'elle provenait de quelque dent gâtée. Je mâchais le matin du mastic sans éprouver aucun soulagement. [...] Sur les vingt heures, elle me reprit avec tant de violence et aux deux joues que je ne pouvais plus me tenir sur mes pieds, la force du mal me donnait des envies de vomir. Tantôt, j'étais tout en sueur et tantôt je frissonnais. Comme je sentais du mal partout, cela me fit croire que la douleur ne provenait pas d'une dent gâtée. Car, quoique le fort du mal fut

au côté gauche, il était quelquefois très violent aux deux tempes et au menton, et s'étendait jusqu'aux épaules, au gosier, même de tous côtés ; en sorte que je passai la plus cruelle nuit que je me souvienne d'avoir passé de ma vie ; c'était une vraie rage et une fureur. J'envoyais chercher la nuit même un apothicaire qui me donna de l'eau-de-vie, pour la tenir du côté où je souffrais le plus, ce qui me soulagea beaucoup. Dès l'instant que je l'eus dans la bouche, toute la douleur cessa, mais aussitôt que l'eau-de-vie était rejetée, le mal reprenait. Ainsi, j'avais continuellement le verre à la bouche, mais je ne pouvais y garder la liqueur, parce qu'aussitôt que j'étais tranquille, la lassitude me provoquait au sommeil, et en dormant, il m'en tombait toujours dans le gosier quelques gouttes qui m'obligeaient de la rejeter sur le champ. La douleur me quitta vers le point du jour... ». (Montaigne M. de (1533-1592), *Journal de voyage*, édition de Fausta Garavini, Gallimard, folio classique, 1983, p. 335.

3. « Nous dirions alors : le malade retire ses investissements de libido sur son moi, pour les émettre à nouveau après guérison. Son âme se resserre au trou étroit de la molaire, nous dit W. Busch à propos de la rage de dents du poète. Libido et intérêt du moi ont ici le même destin, et sont à nouveau impossibles à distinguer l'un de l'autre. L'égoïsme bien connu du malade recouvre les deux ». Freud S. (1856-1939), « Pour introduire le Narcissisme », *La vie sexuelle*, Paris PUF, 1973, p. 88-89.

4. L'objet » au sens psychanalytique est celui grâce auquel la pulsion peut être satisfaite. L'objet relationnel primitif et majeur est la mère ou son substitut.

5. « Les expériences successives de satisfaction et de frustration sont des stimuli puissants pour les pulsions libidinales et destructrices, pour l'amour et la haine. Il en résulte que le sein, dans la mesure où il gratifie, est aimé et senti comme « bon », et dans la mesure où il est une source de frustration, est haï et senti comme « mauvais ». Klein M. (1882-1960), « Vie émotionnelle des bébés », *Développements de la Psychanalyse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966, p. 189.

6. « Nous devons admettre ou inférer d'observations psychologiques faites sur les autres, que ces mêmes impressions tombées dans l'oubli n'en ont pas moins laissées dans notre âme les traces les plus profondes, et qu'elles furent décisives pour notre évolution ultérieure. Il ne peut donc être question d'une réelle disparition des impressions d'enfance, mais d'une amnésie analogue à celle qui, chez les névrosés, a effacé le souvenir d'événements survenus dans un âge plus avancé, et qui est caractérisée par le refus d'admettre certaines impressions dans la conscience (refoulement) », Freud S. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962, p. 67.

7. « Nous avons toujours été frappé par la minimisation de l'expérience que représente la poussée dentaire comme exaspération douloureuse, rage impuissante, sans qu'aucun moyen n'existe de lever la tension pour la satisfaction », GREEN A., (1927-2012), « Le cannibalisme, réalité ou fantasme agi ? », *Destins du cannibalisme, Nouvelle revue de psychanalyse* (n° 6), Gallimard, automne 1972, p. 45.

8. René Spitz, (1887-1974), pionnier de l'observation directe des bébés, il a par ses travaux sur la relation d'objet, révélé l'importance et le caractère vital de la relation mère-enfant. Les trois moments organisateurs marquent les étapes successives dans l'individualisation du sujet par rapport à l'objet. Vers

deux-trois mois, la réaction du sourire - l'angoisse du huitième mois- puis entre douze et quinze mois le geste sémantique de la négation. Spitz R., *Le non et le oui ; la genèse de la communication humaine*, Paris, 3e ed., Presses Universitaires de France, 1976.

9. « On pourrait aussi faire remarquer qu'en bien des cas, ces poussées vont chevaucher les expériences de séparation, d'angoisse du huitième mois, les réactions de crainte devant les étrangers, liant ainsi la phase cannibalique avec celle où est ressentie la perte objectale, ce qui donne au fantasme cannibalique ce double aspect de destruction et de récupération. Il n'est pas jusqu'à l'auto-érotisme qui ne se mue en auto-cannibalisme », Green A., « Le cannibalisme, réalité ou fantasme agi ? », p. 45.

10. « Un des écrivains contemporains les plus aptes à saisir le flux et l'impact des sensations, J. M. G. Le Clézio, a admirablement rendu cette invasion de la douleur. Dans son court récit *Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur* (sa et non la), on voit comment une « simple » rage de dents nocturne entraîne l'homme qui souffre : à partir du désarroi et de l'épreuve de la solitude jusqu'à une sorte de dépersonnalisation - le « corps étranger » s'infiltrant dans le « corps propre » au point de le rendre à son tour étranger - en passant par l'emprise de la persécution (« j'ai l'impression qu'il y a des gens. Ils vont me tuer. Ils sont entrés et rôdent partout », etc.) Véritable fantastique sensoriel où la rassurante ligne de partage entre le physique et le psychique vient se briser » Pontalis J. B. (1924-2013), « Sur la douleur psychique », *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977, p. 261-262.

11. Freud à propos de l'inquiétante étrangeté évoque la castration. La pensée de cette solution soustractive est celle qui survient toujours lors de toute douleur dentaire. « Quand à une partie du corps il est accordé par dessus le marché une activité autonome. Nous savons déjà que cette inquiétante étrangeté-là découle de la proximité du complexe de castration », Freud S., « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1985, p. 250.

12 « L'inquiétante étrangeté, c'est cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier » p. 215. « D'où provient l'inquiétante étrangeté du silence, de la solitude, de l'obscurité ? Est-ce que ces circonstances ne renvoient pas au rôle du danger dans l'étrangement inquiétant, même si ce sont là les mêmes conditions que celles dans lesquelles nous voyons le plus souvent les enfants manifester de l'angoisse », Freud S., « L'inquiétante étrangeté », p. 254-255.

13. La dépersonnalisation selon Paul Schilder est lorsque : « L'individu se sent alors totalement différent de ce qu'il était auparavant. C'est à la fois le monde extérieur et le moi qui sont changés et l'individu ne se reconnaît pas comme personne. Ses actions lui paraissent automatiques. Il observe en spectateur ses actes et son comportement. Le monde extérieur lui est étranger, autre, et moins réel », Schilder P. (1886-1940) *L'Image du corps*, Gallimard, 1968, p. 157.

14. « Quant à la solitude, au silence et à l'obscurité, nous ne pouvons rien en dire que ce sont là les circonstances auxquelles s'attache chez la plupart des humains une angoisse infantile qui ne s'éteint jamais tout à fait », Freud S. « L'inquiétante étrangeté », p. 263.

15. « Les hallucinations sont des phénomènes oniriques ayant pénétré dans la vie éveillée et que le fait d'halluciner n'est pas plus une maladie en soi que ne l'est le fait correspondant, à savoir quand les données diurnes et le souvenir d'événements réels franchissent une barrière pour entrer dans le sommeil et participer à la formation des rêves », Winnicott D. W. (1896-1971), *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975, p. 94.

16. « Le fait qu'une dent est arrachée par une autre personne symbolise ordinairement la castration (comme les cheveux coupés par le coiffeur, cf. Stekel) », Freud S., *L'interprétation des rêves*, Presses Universitaires de France, 1967, note (1) p. 332.

17. « Le vide est fait d'une sorte d'annulation de l'absence ou d'une absence sans objet », Fédida P. (1934-2002), *Corps du vide et espace de séance*, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1977, p. 123.

Bibliographie

ABRAHAM K., « Essais théoriques : esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux », Œuvres complètes, Vol. 2, Paris, Payot, 1966.

BUSCH W., *Das goldene Wilhelm Busch Album*, Hannover, Fackelträger, 1984, T. II, « Balduin Bählamm », 1886.

CHAULIAC, Guy de (1300-1368) / NICAISE É. (trad.), *La Grande Chirurgie de Guy de Chauliac composée en 1363*, Paris, Félix

Alcan, 1890, Sixième traité, Doct. II, Ch. II - « Passion des dents en général ».

LE CLÉZIO J. M. G., *Le Procès-verbal*, Paris, Le Chemin, Gallimard, 1963.

LE CLÉZIO J. M. G., *Le jour où Beaumont fit connaissance avec sa douleur*, Paris, Mercure de France, 1964.

LE CLÉZIO J. M. G., *La Fièvre*, Paris, L'Imaginaire, Gallimard, 1965.

RUEL-KELLERMANN M., « Des auto-érotismes aux parafonctions », *Revue d'Orthopédie dento-faciale*, 15, 1983, p. 529-532.

RUEL-KELLERMANN M., « Douleur et dépression en odontostomatologie. Réflexions et références psychanalytiques », *Psychologie médicale*, 1983, 15, 4, 529-532.

RUEL-KELLERMANN M., « Odontologie, psychosomatique et douleur », *La dimension de la souffrance en psychosomatique*, Masson, Paris, 2000, p. 133-151.

RUEL-KELLERMANN M., « Traces mnésiques et souffrance orale. Analyse clinique et hypothèse théorique à propos d'une odontalgie sine materia », *Émotion et mémoire. Le corps et la souffrance*, Masson, Paris, 2004, p. 104-112.

VIGO Jehan de (1460 ?-1525 ?), *S'ensuit la pratique (et) chirurgie de très excellent docteur en médecine maistre Jehan de Vigo* Lyon, Benoît Bounyn, Jehan Planfoys, 1525, Livre V.